

Le Ventre de Paris

Emile Zola

The Project Gutenberg EBook of Le Ventre de Paris, by Emile Zola

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Ventre de Paris

Author: Emile Zola

Release Date: September, 2004 [EBook #6470]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on December 18, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: UTF-8

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE VENTRE DE PARIS *****

Produced by Philippe Chavin, Carlo Traverso, Juliet Sutherland, Charles Franks and the Online Distributed Proofreading Team. Image files courtesy of gallica.bnf.fr.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS SECOND EMPIRE

LE VENTRE DE PARIS

PAR

ÉMILE ZOLA

I

Au milieu du grand silence, et dans le désert de l'avenue, les voitures de maraîchers montaient vers Paris, avec les cahots rythmés de leurs roues, dont les échos battaient les façades des maisons, endormies aux deux bords, derrière les lignes confuses des ormes. Un tombereau de choux et un tombereau de pois, au pont de Neuilly, s'étaient joints aux huit voitures de navets et de carottes qui descendaient de Nanterre; et les chevaux allaient tout seuls, la tête basse, de leur allure continue et paresseuse, que la montée ralentissait encore. En haut, sur la charge des légumes, allongés à plat ventre, couverts de leur limousine à petites raies noires et grises, les charretiers sommeillaient, les guides aux poignets. Un bec de gaz, au sortir d'une nappe d'ombre, éclairait les clous d'un soulier, la manche bleue d'une blouse, le bout d'une casquette, entrevus dans cette floraison énorme des bouquets rouges des carottes, des bouquets blancs des navets, des verdure d'abordantes des pois et des choux. Et, sur la route, sur les routes voisines, en avant et en arrière, des ronflements lointains de charrois annonçaient des convois pareils, tout un arrivage traversant les tonneaux et le gros sommeil de deux heures du matin, berçant la ville noire du bruit de cette nourriture qui passait.

Balthazar, le cheval de madame François, une bête trop grasse, tenait la tête de la file. Il marchait, dormant à demi, dodelinant des oreilles, lorsque, à la hauteur de la rue de Longchamp, un sursaut de peur le planta net sur ses quatre pieds. Les autres bêtes vinrent donner de la tête contre le cul des voitures, et la file s'arrêta, avec la secousse des ferrailles, au milieu des juréments des charretiers réveillés. Madame François, adossée à une planchette contre ses légumes, regardait, ne voyait rien, dans la maigre lueur jetée à gauche par la petite lanterne carrée, qui n'éclairait guère qu'un des flancs luisants de Balthazar.

--Ah! la mère, avançons! cria un des hommes, qui s'était mis à genoux sur ses navets... C'est quelque cochon d'ivrogne.

Elle s'était penchée, elle avait aperçu, à droite, presque sous les

pieds du cheval, une masse noire qui barrait la route.

--Â On n'Ã©crase pas le monde, dit-elle, en sautant Ã terre.

C'Ã©tait un homme vautreÃ© tout de son long, les bras Ã©tendus, tombÃ© la face dans la poussieÃ¨re. Il paraissait d'une longueur extraordinaire, maigre comme une branche sÃ¨che; le miracle Ã©tait que Balthazar ne l'eÃ»t pas cassÃ© en deux d'un coup de sabot. Madame FranÃ§ois le crut mort; elle s'accroupit devant lui, lui prit une main, et vit qu'elle Ã©tait chaude.

--Â Eh! l'homme! dit-elle doucement.

Mais les charretiers s'impatientsaient. Celui qui Ã©tait agenouillÃ© dans ses lÃ©gumes, reprit de sa voix enrouÃ©e:

--Â Fouettez donc, la mÃ¨re!... Il en a plein son sac, le sacrÃ© porc! Poussez-moi Ã§a dans le ruisseau! Cependant, l'homme avait ouvert les yeux. Il regardait madame FranÃ§ois d'un air effarÃ©, sans bouger. Elle pensa qu'il devait Ãªtre ivre, en effet.

--Â Il ne faut pas rester lÃ , vous allez vous faire Ã©craser, lui dit-elle... OÃ¹ allez-vous?

--Â Je ne sais pas..., rÃ©pondit-il d'une voix trÃ¨s-basse. Puis, avec effort, et le regard inquiet:

--Â J'allais Ã Paris, je suis tombÃ©, je ne sais pas...

Elle le voyait mieux, et il Ã©tait lamentable, avec son pantalon noir, sa redingote noire, tout effiloquÃ©s, montrant les sÃ©cheresses des os. Sa casquette, de gros drap noir, rabattue peureusement sur les sourcils, dÃ©couvrait deux grands yeux bruns, d'une singuliÃ¨re douceur, dans un visage dur et tourmentÃ©. Madame FranÃ§ois pensa qu'il Ã©tait vraiment trop maigre pour avoir bu.

--Â Et oÃ¹ allez-vous, dans Paris? demanda-t-elle de nouveau.

Il ne rÃ©pondit pas tout de suite; cet interrogatoire le gÃªnait. Il parut se consulter; puis, en hÃ©sitant:

--Â Par lÃ , du cÃ´tÃ© des Halles.

Il s'Ã©tait mis debout, avec des peines infinies, et il faisait mine de vouloir continuer son chemin. La maraÃ®chÃ¨re le vit qui s'appuyait en chancelant sur le brancard de la voiture.

--Â Vous Ãªtes las?

--Â Oui, bien las, murmura-t-il.

Alors, elle prit une voix brusque et comme mÃ©contente. Elle le poussa, en disant:

--Â Allons, vite, montez dans ma voiture! Vous nous faites perdre un temps, lÃ !... Je vais aux Halles, je vous dÃ©ballerai avec mes lÃ©gumes.

Et, comme il refusait, elle le hissa presque, de ses gros bras, le jeta sur les carottes et les navets, tout Ã fait fÃ©chÃ©e, criant:

--Â A la fin, voulez-vous nous ficher la paix! Vous m'embêtez, mon brave... Puisque je vous dis que je vais aux Halles! Dormez, je vous surveillerai.

Elle remonta, s'adossa contre la planchette, assise de biais, tenant les guides de Balthazar, qui se remit en marche, se rendormant, dodelinant des oreilles. Les autres voitures suivirent, la file reprit son allure lente dans le noir, battant de nouveau du cahot des roues les faïades endormies. Les charretiers recommencèrent leur somme sous leurs limousines. Celui qui avait interpellé la maréchale, s'allongea, en grondant:

--Â Ah! malheur! s'il fallait ramasser les ivrognes!... Vous avez de la constance, vous, la mère!

Les voitures roulaient, les chevaux allaient tout seuls, la tête basse. L'homme que madame François venait de recueillir, couché sur le ventre, avait ses longues jambes perdues dans le tas des navets qui emplissaient le cul de la voiture; sa face s'enfonçait au beau milieu des carottes, dont les bottes montaient et s'épanouissaient; et, les bras élargis, étendu, embrassant la charge énorme des épaumes, de peur d'être jeté à terre par un cahot, il regardait, devant lui, les deux lignes interminables des becs de gaz qui se rapprochaient et se confondaient, tout à-haut, dans un pullulement d'autres lumières. À l'horizon, une grande fumée blanche flottait, mettait Paris dormant dans la buée lumineuse de toutes ces flammes.

--Â Je suis de Nanterre, je me nomme madame François, dit la maréchale, au bout d'un instant. Depuis que j'ai perdu mon pauvre homme, je vais tous les matins aux Halles. C'est dur, allez!... Et vous?

--Â Je me nomme Florent, je viens de loin..., répondit l'inconnu avec embarras. Je vous demande excuse; je suis si fatigué, que cela m'est pénible de parler.

Il ne voulait pas causer. Alors, elle se tut, écoutant un peu les guides sur l'échine de Balthazar, qui suivait son chemin en tête connaissant chaque pavé. Florent, les yeux sur l'immense lueur de Paris, songeait à cette histoire qu'il cachait. Échappé de Cayenne, où les journées de décembre l'avaient jeté, étant depuis deux ans dans la Guyane hollandaise, avec l'envie folle du retour et la peur de la police impériale, il avait enfin devant lui la chère grande ville, tant regrettée, tant désirée. Il s'y cacherait, il y vivrait de sa vie paisible d'autrefois. La police n'en saurait rien. D'ailleurs, il serait mort, à-bas. Et il se rappelait son arrivée au Havre, lorsqu'il ne trouva plus que quinze francs dans le coin de son mouchoir. Jusqu'à Rouen, il put prendre la voiture. De Rouen, comme il lui restait à peine trente sous, il repartit à pied. Mais, à Vernon, il acheta ses deux derniers sous de pain. Puis, il ne savait plus. Il croyait avoir dormi plusieurs heures dans un fossé. Il avait dû montrer à un gendarme les papiers dont il s'était pourvu. Tout cela dansait dans sa tête. Il était venu de Vernon sans manger, avec des rages et des désespoirs brusques qui le poussaient à mâcher les feuilles des haies qu'il longeait; et il continuait à marcher, pris de crampes et de souleurs, le ventre plié, la vue troublée, les pieds comme tirés, sans qu'il en eût conscience, par cette image de Paris, au loin, très-loin, derrière l'horizon, qui l'appelait, qui

l'attendait. Quand il arriva Ã Courbevoie, la nuit Ã©tait trÃ¨s-sombre.
Paris, pareil Ã un pan de ciel Ã©toilÃ© tombÃ© sur un coin de la terre
noire, lu